

## Chapitre 9

### Résurrections.

Lorsque nous sommes revenus au mess, je parle à Tertullien de mon idée de recruter le nervi des Biarritz pour l'emmener avec nous. Mon ami et associé me regarde avec une certaine stupeur. Puis il objecte que nous ne savons pas quand il pourra voyager.

- Longeville devrait me donner des nouvelles d'ici peu. Dans la soirée. Mais je voulais te demander ton avis, d'abord.

- Il a l'air plutôt dérangé, si l'on en croit Dentec. Et Hibarette a l'air du même avis que Dentec.

- Ouais. Mais après tout nous n'avons que les avis de ces deux gars qui m'ont l'air fiables mais...

- Mais quoi ? Aurais-tu des doutes sur eux ?

- Certes, Dentec est bien vu de Longeville mais même si nous ne leur demandons pas de confidences sur leur passé, n'oublions pas que Dentec a pris perpète pour un assassinat de banquier. Les circonstances ne sont pas nettes, je le reconnais, mais je préfère rester vigilant. De toute façon nous devrions appareiller demain ou après-demain...

- God willing...

- Comment ça ?

- Le Darien est un vieux bateau qui arrive ici en escale après presque une quinzaine de cabotage d'une île à l'autre. Il va sans doute refaire son plein de charbon et d'eau mais j'espère qu'il ne va pas avoir besoin de réparations. Je me souviens de mon voyage vers la Guadeloupe il va y avoir sept ans. Nous avons dû mettre à la voile pour réparer une avarie sur la machine. Si le Darien a besoin de réparation sur sa machine, cela va prolonger son escale. Nous saurons cela tout à l'heure. Attendons au frais. Mais si notre surineur de baleines peut voyager, vois-tu un inconvénient à ce qu'il embarque aussi avec nous ? »

Tertullien me regarde droit dans les yeux. « Tu ne penses pas que je vais refuser à ce gars ce que tu m'as offert dans les locaux de garde à vue de Basse-Terre<sup>1</sup>, tout de même. Bien sûr que je suis d'accord. Si on le laisse ici, les Biarritz vont encore tenter de l'envoyer ad patres. Si on le sort d'ici pour lui offrir un avenir, j'imagine mal qu'il le refuse. »

Je pose amicalement la main sur l'avant-bras de Tertullien. Décidément, j'ai beau le connaître depuis longtemps maintenant, je suis toujours surpris par sa haute qualité humaine.

Bascouert, le détenu-auxi de notre étage entre dans la pièce séjour dont la porte est ouverte. Il pousse une table roulante en bambou sur laquelle se trouvent trois verres, une bouteille d'eau de Boullens couverte de buée, une bouteille d'absinthe et une autre de rhum local. « Je vous ai aussi mis une assiette avec des accras de morue et de la chiquetaille<sup>2</sup>. Le commandant Longeville a fait porter un bleu disant qu'il sera ici vers six heures et demie.

- Merci monsieur Bascouert, vous êtes bien aimable. »

Bascouert parti, j'aperçois une enveloppe cachetée qui dépasse légèrement de la grosse assiette en terre cuite qui contient les accras. Je l'ouvre. Elle contient un message assez long de Longueville. L'officier de garnison n'a pas attendu pour envoyer des nouvelles de notre blessé. D'abord son nom actuel. Il se nomme Roger Exevery<sup>3</sup> et est natif d'Anglet, un petit village proche de Biarritz. Sur la réalité de son curriculum vitae, Longueville n'a pas de précisions. Mais ce qui m'intéresse est en fait son état de santé. Et là je suis plus que satisfait.

---

<sup>1</sup> Voir Nouveaux Mondes, chapitre 7.

<sup>2</sup> Hachis de morue, mélangé à de la purée d'avocat et de la semoule de manioc ou d'igname le tout épicé de jus de citron vert.

<sup>3</sup> On prononce échéveri.

Une balle l'a frappé en s'étonnant au gras de l'épaule et une autre lui a frotté de près le côté gauche de la tête. C'est cette blessure qui a le plus impressionné le sergent et ses infirmiers parce que la tête cela saigne beaucoup et que le choc l'avait assommé si fortement qu'il n'est sorti de son évanouissement qu'une fois installée dans la chambre cellule de l'hôpital de garnison. C'est pourtant la blessure au bras qui a le plus occupé le chirurgien. Il a fallu la nettoyer complètement parce que le saignement s'est arrêté assez vite. Alors que l'hémorragie de la tête avait bien lavé et évacué la graisse de balle et la calamine de poudre, la plaie du bras était imprégnée de ces saletés qui auraient entraîné le pourrissement des chairs et l'établissement de la gangrène si on ne l'avait pas soigneusement désinfectée. Le chirurgien de la garnison est un homme encore jeune qui est arrivé il y a un peu plus d'un an. Le médecin général de l'Hôpital des Invalides à Paris l'a envoyé en stage à l'Hôpital Royal de Glasgow pour étudier sur place une nouvelle méthode d'opération des blessures par instruments tranchants et perforants. Le chirurgien qui a mis au point cette méthode, un certain Joseph Lister, insatisfait du nombre de complications infectieuses des opérations chirurgicales sous forme d'infections généralisées et de gangrène, a décidé de se pencher sur la question. À Paris, les travaux de Louis Pasteur sur les microbes ont conduit l'Écossais à penser que la suppuration des blessures pouvait avoir une origine microbienne. La seule solution, si cette hypothèse était fondée, revenait à éliminer les microbes de la plaie et du milieu dans lequel elle se trouve. Comme il n'est pas possible de « pasteuriser » les patients, il fallait trouver une autre méthode pour assainir la salle d'opération, le billard et les tissus lésés. Il décida donc d'utiliser un produit chimique découvert il y a maintenant trente-trois ans par un chimiste qui travaillait sur les fluides et éthers obtenus en distillant de la poudre de charbon. Ce produit se nomme le phénol. C'est il y a un peu plus de deux ans que Lister a réalisé sa première opération chirurgicale en utilisant le phénol comme eau d'arquebuse. Il a nettoyé au phénol tout ce qui pouvait toucher la plaie, qu'il s'agisse des meubles de la salle, des instruments, des linges ou des compresses. Il fit aussi assainir par autoclave les pansements employés pour soigner les plaies et le phénol pour assainir le trou de la plaie. Le patient ne connut aucune complication infectieuse et sa cicatrisation s'opéra dans un délai extrêmement court.

Fort de cette expérience, Le Dr Igor Ogorzelski, notre chirurgien militaire, a fait acheter une forte quantité de phénol et en commande régulièrement. Au grand dam du comptable de la pharmacie centrale des armées parce que le phénol est assez cher. Il faut noter que les maladies infectieuses ont largement diminué chez les Français de Cayenne parce que notre chirurgien a fait l'article sur la nécessité de tenir propre tout objet susceptible de transmettre des miasmes et saletés par contact avec la bouche ou avec des coupures.

Exevery a bénéficié des connaissances du Dr Ogorzeski et se remet rapidement. Il tourne en rond dans sa chambre et demande à rencontrer « les Guadeloupéens » qui cherchent de la main d'œuvre. Longeville ne lui a rien promis mais a glissé dans l'enveloppe de son courrier une fiche d'état-civil vierge pour le cas où nous envisagerions d'étudier sa candidature.

Sans nous raconter l'histoire du Dr Lister, Longeville nous a expliqué qu'Ogozelski a fait des merveilles et qu'Exevery se porte le mieux du monde. Je lis la lettre et la tends à Tertullien en train de siroter un chrême de goyave allongé d'eau gazeuse. « Tiens ! Voilà des nouvelles de notre blessé. » Mon ami lit la lettre et me la rend. Il sort sa montre de son gousset et me dit :

- Nous avons une bonne heure devant nous avant de voir paraître Longeville, je suggère que nous l'occupions en allant rendre visite à un blessé à l'hôpital militaire ».

Dont acte.

\*

\* \*

Il ne nous faut que quelques minutes pour nous présenter au poste de sécurité de l'hôpital. Le chef de poste, un sergent de la coloniale, vérifie nos identités et regarde dans un registre la liste des personnes autorisées à accéder à l'établissement. Nous savons que nous sommes autorisés à entrer librement mais nous sommes armés. Bien qu'en civil. Le sergent jette un coup d'œil sur mon Le Mat dans son étui militaire en cuir ocre tanné au chrome. Tertullien arbore son Lefauchaux à broche dans son étui en bois tropical de Caroline du Sud. Le sous-officier nous assigne une sentinelle pour nous escorter jusqu'au service de chirurgie. Là, un second-maître<sup>4</sup> infirmier nous accueille avec le sourire. Soit il attendait notre arrivée, soit il existe un moyen rapide de communication entre le poste de sécurité et le service de chirurgie.

- Commandant, Monsieur, je viens de recevoir le message par le sémaphore à miroir solaire aussi est-il normal que je vous attende. Le commandant Longeville m'a demandé de vous faire conduire auprès du détenu Exevery. »

Il tire sur un cordon qui pend derrière son bureau contre le voilage lequel oscille sous le courant d'air que laissent passer les jalousies de bois clair. Un soldat immense apparaît portant la tenue de toile claire des soldats de l'infanterie coloniale. Il porte au ceinturon la baïonnette-épée du tout nouveau fusil Chassepot de l'armée française, entré en service il y a moins d'un an. À la main il tient une forte trique en bois nouveaux et qui semble bien dur. Il nous salue d'un signe de tête. Nous lui emboîtons le pas et il nous conduit à une chambre gardée par un soldat armé d'un mousqueton dans lequel je reconnais un Arcelin du même type que ceux que j'ai vus au tir lors de ma traversée de Rochefort à la Guadeloupe en 1859.

La sentinelle nous observe et fait signe d'approcher en regardant notre cicérone. Il s'efface de devant la porte en bois lourd qui ferme la chambre. Tertullien frappe doucement à la porte. Une voix forte nous enjoint d'entrer avec un accent basque très marqué. Nous poussons la porte qui pivote en silence. Devant nous, un véritable géant se dresse très droit, habillé avec soin malgré des vêtements assez usés. Le Basque nous examine posément puis se recule comme en une invite à entrer. Je passe devant.

- Bonjour Monsieur, je suis heureux de vous trouver en bonne santé. » Je nous présente à lui avant de lui demander son nom.

- Mon nom est Exevery mais vous le savez déjà.

- Le commandant Longeville nous a dit que vous souhaitez nous rencontrer. De quoi s'agit-il.

- D'abord, est-ce que vous allez m'envoyer devant le juge ?

- Il faut voir. Tout dépend de ce que vous-même comptez faire. En vérité, cela dépend de vos intentions à vous. Allez-vous continuer à travailler avec ou pour les Barritza ou non ? Préférez-vous changer de pays pour aller en Amérique et vous y faire une nouvelle vie ? Comptez-vous revenir au Pays Basque ?

- Ça, si je pouvais !

- Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

- Je n'y ai pas que des amis.

- Ou risquez-vous le plus ? Ici ou au Pays Basque ? »

Silence lourd de signification occulte. Je le laisse mariner un peu.

- Monsieur Exevery, vous méritez mieux que ce que vous faites ici. Les Biarritza sont des voyous sans mentalité. Ils ont assassiné les propriétaires de la plantation où ils travaillaient, ils traitent les relégués moins bien que leurs chiens, ils vivent de trafic et de crime.

---

<sup>4</sup> Sergent, dans la Marine.

- Chuis pas un sinve<sup>5</sup> non plus, faut dire. Mais si j'ai demandé à vous rencontrer, c'est parce que j'ai pas bien entendu ce que vous disiez dans la clairière aux ajoupas. C'est vrai qu'on peut se faire évacuer vers l'Amérique ? »

L'homme me semble être récupérable. Nous échangeons un coup d'œil Tertullien et moi. Puis nous commençons à lui expliquer ce que nous cherchons, ce que nous offrons et les possibilités qui s'offrent à lui s'il sait saisir l'aussière de secours qui passe à sa portée. Au bout d'une demi-heure il s'est décidé à se joindre à nous. Mais maintenant il faut qu'il sorte de l'hôpital pour aller rejoindre les autres au quartier du bureau de garnison. C'est là que les choses se corsent.

Nous avons toujours la menace de Gros-Goret qui m'inquiète. Je m'en ouvre à notre nouvelle recrue.

- Lui, c'est un grave. Il tue pour le plaisir. Je ne sais pas pourquoi il était avec vous dans la clairière. Mais s'il cherche la trique il y aura droit. C'est un sournois qui attaque dans le dos, mais je l'entendrai venir. Et alors, je ne donne pas cher de sa peau.

- C'est justement ce qu'il faut éviter. Si quelqu'un doit lui faire la peau, il faut que ce soit quelqu'un qui ait le droit de le faire. Donc ni vous ni vos compagnons de route. À la rigueur M. Ramade ou moi-même et encore dans certaines conditions seulement.

- Et pourquoi vous ?

- Nous sommes des fonctionnaires du ministère des finances et dans certaines situations nous avons le droit de nous servir de nos armes.

- Vous êtes des gabelous ?

- Pas exactement. Nous sommes des ingénieurs géomètres du Cadastre Impérial.

- C'est quoi ça encore ? »

Il faut à Tertullien dix bonnes minutes pour lui expliquer en quoi consiste notre métier et il finit par comprendre que la construction du chemin de fer transcontinental nord-américain est une bonne occasion de changer de vie.

\*

\* \*

Une demi-heure après notre retour auprès de Longeville, un chariot fermé quitte l'hôpital militaire pour le bâtiment du bureau de garnison où sont logées nos recrues. Nous les réunissons dans la salle de cours pour leur annoncer qu'Exevery sera des nôtres pour notre traversée vers l'Amérique. Dentec et Hibarette se regardent et Hibarette nous dit que nous commettons une grave erreur.

- Eh bien mon cher, tout ce que nous demandons c'est de nous serrer les coudes. Nous aurons à être très prudents d'ici à notre arrivée en Amérique de Nord. Et même une fois là-bas il nous faudra encore nous bien conduire pour pouvoir gagner une liberté nouvelle.

- Vous en parlez bien à votre aise, mon Commandant. Vous êtes libre, vous. Nous pas encore. Et Exevery, lui, ce n'est pas un relégué en rupture de ban. C'est un salaud libre.

- Laissons-lui le bénéfice du doute. Je crains plus Gros Goret que Roger Exevery. »

À ce moment-là, je ne me doute pas de combien ma crainte est justifiée.

Les hommes sont sortis de la salle pour prendre l'air – humide – sur la galerie qui entoure le bâtiment et court à environ un mètre cinquante au-dessus du niveau de la cour. Le chariot fermé arrive au bout de quelques instants et en descend Exevery habillé de neuf en toile de lin beige clair. Il porte des chaussures en cuir tressé du meilleur effet. Peigné et rasé il ait tout à fait monsieur. En le voyant arriver, je suis impressionné par sa stature que je n'avais pas remarquée dans la chambre de l'hôpital. Seule note discordante, sa blessure à la tête est encore couverte par un pansement propre mais imposant. Il porte une valise maritime de grande taille toilée de marron aux cerclages de bois, aux poignées en fort cuir brun et aux

---

<sup>5</sup> De nos jours on dirait « Un cave ».

couvertures d'angles en laiton nickelé. Du beau bagage. Tertullien et moi sommes intrigués de le voir en pareil équipage.

- Montez nous rejoindre, monsieur Exevery, lui dis-je. Vous voilà mis comme un milord et avec un bagage de rupin de Deauville.

- Faut pas se laisser aller, Monsieur le Baron. Heureusement que le commandant Longeville a été assez aimable pour me permettre de passer me changer dans ma case. Je gardais ces trésors depuis des années. Le complet n'est sans doute plus à la dernière mode mais il est comme neuf et ma valise n'a pas souffert du climat. En plus j'y ai des vêtements de pays chaud et du linge convenable. J'ai quitté ma case avec un petit pincement au cœur, mais juste à temps pour ne pas devoir écraser cette saleté de Gros Goret. Je dois vieillir, je ne l'ai pas attendu.

- Vous êtes un sage mais vous m'inquiétez. Gros Goret venait-il chez vous ?

- Il s'en approchait, en tout cas. Mais après tout, j'ai décidé de me ranger des chariots. Seulement si j'peux pas faire autrement faudra bin que j'fasse en sorte qu'il me laisse tranquille.

- Mais qu'a-t-il après vous ?

- Eun vieille affaire de quand il a été relégué. J'l'ai pris devant le fumoir ed' la « pantation » et il était en train de faire ses pieds aac eun carcasse ed cabritt'qu'y chourrait et qui d'vait servir pour la Pâques ed'z' ouviers pour faire le colombo à cabritt'<sup>6</sup>.

- Il aurait pu reprendre de la détention, pour ça.

- C'est pas la mentalité. On avait récupéré la bouffe et Chef Barritza al a dit comme ça "Roger fais-y passer le goût ed chourer cheu nous". J'y ai fait. Et encore j'y ai pas cogné les dents ni cassé les mains ou les jambes. Juste mascagné les endosses et dérouillé les costillas et al avait les yeux press' fermés et l'tarin qui pissait dru comme vache. »

Tertullien lui répond que désormais tant qu'il sera avec nous en territoire français, il est prié d'éviter ce genre d'action. Devant la carrure du Grand Basque, les autres se montrent plus amènes. D'autant qu'Exevery dit bonjour à tous avec un sourire. Dentec, qui est très fin, cache son aversion et serre loyalement la main du géant. Hibarette accepte lui aussi de serrer la main du nouveau venu. Les autres font contre mauvaise fortune bon cœur. Gros Goret me semblant parler avec un accent de la Flandre ou du Calaisis, je demande à la cantonade si l'un des hommes ici présents connaît l'identité réelle dudit Gros Goret. Je vois les ex-bagnards échanger des regards. L'un d'eux, le coiffeur, lève timidement la main. « Je sais qu'il s'appelle Godart et qu'il est d'Arras. C'est le cousin de Théophile Godart qui a assassiné sa mère il y a dix-sept ans et a été guillotiné à Arras le 12 avril 1850. Le Théophile Godart était orphelin de père assez jeune. Sa mère a été d'une grande faiblesse avec lui et il a mal tourné. Gros Goret était son complice dans toutes ses histoires et Dieu sait s'il en a eu à Calais. Les deux buvaient et baisaient à couilles rabattues. Gros Goret, en plus, organisait des combats de coqs dans des « pitts » clandestins. Quand le Théophile Godart a assassiné sa mère, ça a fait un sacré bouse dans l'Arrageois.

Gros Goret avait perdu son cousin complice fourré en taule. Il a quitté Arras pour Lille. Mais il a donné dans les faux talbins et titres, et il est tombé parce que le graveur avait laissé un trait discret sur des bons d'action nominatifs d'une brasserie du Nord. Ce salaud avait fait exprès. Il s'était fait pincer par des railles<sup>7</sup> à transporter du matériel de gravure et des plaques commencées. Le commissaire avait fait déférer le gars au proc. Mais les agents du Trésor ont demandé à retourner le graveur pour faire tomber une filière de faux documents officiels. Le Proc a accepté et ça a mal fini pour la bande. Mais Gros Goret Godart ne savait pas que le graveur qu'il venait de trouver était en fait bridé par le fisc. Alors, il s'est fié à ce

---

<sup>6</sup> Colombo de chevreau, déjeuner traditionnel de Pâques chez les chrétiens des Antilles et de la Guyane, en ces années-là.

<sup>7</sup> De nos jours on dirait « les flics ».

graveur exceptionnel et bon marché à la fois. Trop triste pour lui ! Il est arrivé ici en 1853 mais l'Empereur, qui venait de se faire couronner, avait réduit sa peine de perpète à dix ans et interdiction de quitter la Guyane. Il paraît que c'est l'avocat Bachelet, lequel avait été celui de Théophile, qui a obtenu la commutation de la peine en soulignant que le tribunal avait utilisé les services d'un criminel, le graveur, pour faire tomber quelqu'un qui n'avait pas encore fourgué les faux titres, Gros Goret. Enfin, je sais pas trop, mais Godart en fait n'a pas pris perpète. Arrivé ici, il a vite été surnommé gros dard. Il était affecté à la briqueterie du camp Sainte Marie sur le Maroni. J'y étais aussi, comme coiffeur. Il y est resté jusqu'à la fermeture en 1863. Ça correspondait à sa fin de détention et il est resté assigné à résidence après son retour à Cayenne. Mais son surnom Gros Goret, ça date de son séjour à Sainte Marie. C'est devenu son surnom après qu'il a défoncé le cul à un autre gars. L'autre se foutait de lui en lui répétant "Gros dard, gros dard..." Alors Gros Goret, qui avait deux têtes de plus que lui, l'a plaqué au sol lui a fait quimper le bénard et lui a enfoncé son braquemart dans le trou. Il l'a enculé en lui gueulant : " Tu le sens mon gros dard ? Tu le sens... ? Et maintenant, si j'en prends un à me faire chier avec mon nom, il aura droit à la même chose."

Alors les autres, où y avait des costauds dedans, ils l'ont appelé Gros Goret et ça y est resté. Mais son prénom, j'y sais pas. »

Je note que le style oral du coiffeur s'est dégradé au fur et à mesure qu'il a approché de la fin de son discours. Serait-ce le naturel qui reviendrait au galop parce qu'il est sous le coup de l'émotion de son récit ? Tertullien me regarde. Décidément, le Godart en question est effectivement un personnage inquiétant. Devant les risques potentiels pour nos recrues, nous décidons de rendre nos chambres du mess et de nous installer dans deux chambres pour sous-officiers qui sont libres à l'étage du dortoir de nos nouveaux compagnons.

Avant que tout le monde aille se coucher, Dentec me dit ; « Si un jour vous avez affaire avec Godart, demandez-lui s'il ne connaîtrait pas par hasard un certain Léon Dehay.

- Et qui est-ce ce Léon Dehay ?

- Un actionnaire d'une brasserie de Drocourt dont il avait fait imiter les titres pour toucher les dividendes. Mais l'autre quand il a voulu toucher ses dividendes a appris à sa banque qu'un gars s'était présenté au guichet avec une procuration pour les vendre. C'est de là que tout est parti. Le faussaire s'est fait prendre et c'est comme ça que les agents du fisc sont remontés jusqu'à Godart qui est tombé pour ses propres affaires mais en partant d'une escroquerie commise par un autre.

- Et comment savez-vous ça ?

- Dehay est venu un jour à Cayenne pour passer un marché de bières et spiritueux avec les militaires et les agents de l'État. Pour me faire une faveur, le prédécesseur de Longeville m'a loué comme guide pour Dehay et son accompagnateur, une espèce de secrétaire aide de camp. Nous avons sympathisé et il a remarqué lors d'un déplacement en calèche un type qu'il avait connu en France lors d'un procès : Godart. Il faut dire qu'il était un peu soufflé de le voir libre. Je lui ai donc expliqué Gros Goret et c'est comme ça que j'ai appris son vrai nom. En souvenir, il m'a donné un de ses anciens titres périmé, celui qu'avait fait copier Godart et que le greffe du tribunal avait rendu après le procès à son légitime propriétaire ; et ce titre, je peux vous le montrer. »

Nous nous rendons dans la chambre où je me suis installé pour les dernières nuits et nous examinons le titre d'action. Effectivement, je ne sais pas exactement à quel point ce titre avait été bien copié mais en tout cas suffisamment bien pour abuser le caissier aux titres de la banque. Or c'était un titre assez compliqué, même si l'on fait abstraction des timbres et tampons qui y ont été apposés au cours de la durée de validité du titre. Nous sommes en train de regarder ce document périmé mais intéressant quand des cris et un coup de feu retentissent dans la cour de la caserne du bureau de Garnison. Vieux réflexe, je baisse la mèche la lampe pour éviter d'attirer l'attention sur la fenêtre de la pièce où je suis avec Dentec. Un bruit de

galopade de souliers militaires sur les pavés de bois de gaïac de la cour et puis une sorte de calme revient. Je sors de la chambre où et rencontre Tertullien qui émerge de sa chambre en chemise de nuit et son Lefauchaux à la main.

- Apparemment, le calme est revenu. Je vais aux nouvelles, dis-je à Tertullien, reste ici. Le temps prendre mon Le Mat et je serai de retour rapidement. »

Au bas de la terrasse couverte qui entoure notre bâtiment, je rencontre le Chef de poste et le caporal de relève. Il passe l'inspection des armes de sa garde qui vient de faire le coup de feu en première intervention. Le sergent me dit qu'ils ont blessé un homme qui n'avait pas répondu aux sommations. L'officier de permanence a fait prévenir la prévôté qui a dépêché une escouade de gardes mobiles et un gradé, agissant comme officier de police judiciaire. Ils ont emmené le blessé qu'il a fallu attacher et transporter sur un brancard du poste d'infirmerie. Je suis sur le point de remonter pour informer tout le monde quand je vois arriver le lieutenant de permanence, trottant et tenant son sabre, un briquet d'infanterie.

- Mon commandant, les gendarmes ont emmené l'agresseur en cellule au dépôt. Il est blessé mais pas au point de mourir. C'est un relégué.

- Godart, je suppose ?

- Euh... Oui. Surnommé « Gros goret ».

- Vous avez parlé d'agresseur...

- La garde l'a arrêté avec un couteau de chasse à la main et il avait apparemment l'intention de s'en servir contre l'un des hommes qui font partie de votre équipe.

- Effectivement, il semble avoir quelque ressentiment envers M. Exevery. Toutefois, il aurait fort bien pu avoir des difficultés à mettre à mal ce basque très fort, très courageux et expert au couteau de baleinier. D'autant qu'entre lui et M. Exevery, il serait tombé sur mon revolver ou celui de M. Tertullien Ramade. Et tout cas, je vous remercie de votre compte-rendu et je vous prie de transmettre mes remerciements au sergent de garde et à ses hommes. Et maintenant, si vous me le permettez, je vais aller informer mes amis des événements et nous allons enfin nous coucher.

\*

\* \*

Au petit matin, je me lève et me rends à la salle d'eau pour me laver et me raser. Je vois arriver Dentec en chemise de nuit, une serviette autour du cou et un bol de savon à barbe dans une main et son rasoir et le cuir à repasser dans l'autre. Il me salue et enlève sa chemise pour rester en caleçon. Je note que ce linge est en très bon état. L'homme se lave avec soin et j'aperçois alors qu'il a aussi apporté une petite boîte qui une fois ouverte laisse voir une savonnette et un flacon d'eau de toilette. Une fois que nous avons fini de nous raser et de nous « pimpelocher », Dentec me dit : « Avant le déjeuner j'aimerais bien vous montrer à nouveau ce titre dont je vous ai parlé. »

- Oui, mais pourquoi ? D'ailleurs, pourquoi vous a-t-il offert ce titre ?

- D'après ce qu'il m'a dit, c'est pour me remercier de la façon dont je lui ai servi de guide lors de sa visite en Guyane. Mais j'aimerais que vous m'expliquiez à quoi correspondent les petits tickets qui font partie du titre. »

Nous revenons donc dans ma chambre où il étend à nouveau le titre sur la table. J'examine encore une fois ce titre intéressant. Le monsieur Dehay dont le nom est porté sur la pièce financière semble être quelqu'un de très à l'aise. Mais je suis surpris de voir qu'il a investi dans une brasserie locale de Drocourt. En fait mon oncle m'avait expliqué que les brasseries sont commerces très rentables et que les brasseurs financent de leurs propres deniers les investissements et améliorations de leurs établissements. Il semblerait que dans le Pas de Calais les choses se passent différemment de ce qui se fait dans les pays d'oc.





Assez astucieux, le faussaire a fait apparaître en filigrane la mention « duplicata » sur le titre. L'original reste à la banque ou au coffre à la banque et c'est sur cette pièce que le gestionnaire de titres de l'établissement financier réalise le suivi des ventes de parts ou les prises de bénéfices, certains clients préférant toucher leurs tantièmes que les réinvestir dans la même affaire. Ce qui me surprend, c'est que Godart ait tenté de négocier un titre nominatif. Avec un titre au porteur il ne se serait pas fait prendre. Il n'aurait pas eu besoin de présenter



une fausse procuration. Le transfert de titres au porteur est simple. Il suffit de les remettre à la personne que l'on veut payer. En somme, les titres au porteur sont comme de l'argent sonnante et trébuchant sauf qu'en fonction des aléas du marché, la valeur des titres fluctue par rapport au nominal qui est la valeur portée par chaque titre. C'est ce que m'a précisé mon beau-père. Il a investi il y a cinq ans dans des titres au porteur de la Compagnie Générale Transatlantique juste au moment de la création de cette compagnie chère à mon cœur. Lorsque la guerre civile a commencé il avait déjà fait affaire. Et avant mon départ de Charleston, il nous a remis à Hélène et moi-même l'un de ces titres d'une valeur de six cents francs or. Non que nous fussions à court de moyens mais il a fait la même chose pour ses quatre enfants. Et à valeur égale entre des garçons et les filles sans préjudice d'âge. Ainsi Pierre se trouve avec de quoi faire bien repartir sa pharmacie, André a de quoi bien s'établir avec sa jeune épouse. C'est elle qui gère ses affaires parce que lui est avec ses miliciens indiens. Quant à Françoise, il semble qu'elle mûrisse enfin mais elle donne encore dans la charité. Toutefois, en bonne fille du Sud, elle sait que charité bien ordonnée commence par soi-même. Il me tarde de rentrer en Caroline du Sud pour retrouver ma chère épouse et ma belle-famille, mon fils et tous ceux que j'ai laissés là-bas.

Une petite crise de bourdon, ou de cafard pour parler comme les soldats de la Légion Étrangère, crise suscitée par l'examen de cette action de brasserie du Calaisis qui m'a fait penser à celle de la compagnie maritime qui désormais nous emportera à travers l'océan pour aller passer quelques mois de vacances en France de temps en temps. C'est que maintenant nous avons encore quelques décades de voyage dans des conditions administrativement délicates.

Nous rangeons le titre d'action de la brasserie et Dentec part vers le réfectoire pour le petit déjeuner. Des matelots servent à table. De la soupe de fruits, du pain de maïs lourd et collant et du café de clairière. Au mess il y a du pain de blé et le café vient du Brésil. Je prends la décision d'aller interroger Godart dans sa chambre cellule. Pour le moment il est encore entre les mains des militaires tant que le capitaine de la Prévôté n'aura pas saisi le procureur. Mais cela ne va pas tarder. Dès l'heure de début du travail au Parquet, le procureur va se jeter sur Godart comme la vérole sur le bas-clergé. Je confie nos ouailles à Tertullien et je me rends au bureau de la Prévôté où je sais trouver le capitaine de gendarmerie maritime qui commande la Prévôté de Cayenne. Il est en branle-bas de combat pour préparer sa saisine du Procureur Impérial. Il me reçoit amicalement et entend ma requête, à savoir pouvoir m'entretenir avec Godart.

- Cela va nous surprendre mais je vais vous accorder cette possibilité. Mais il nous faut faire vite. Pour gagner du temps nous allons y aller à pied parce que je n'ai pas de cheval sellé. Les palefreniers en sont encore au bouchonnage, à cette heure-ci. Mais c'est l'affaire de dix minutes pour nous retrouver au chevet de ce taré. »

L'entretien est bref. Dès que je lui parle d'Exevery, Godart se met à rugir sa rage. Il est menotté par la main droite au cadre métallique de son lit. Sa blessure pansée se remet à saigner. Mais moins que saignerait Exevery, d'après le blessé, s'il pouvait lui mettre la main dessus. Sa rage est plus que bruyante et bientôt un pas lourd fait trembler le plancher du couloir. Aussitôt, Godart cesse ses effusions éruptives. La porte de la chambre-cellule s'ouvre en grand à la volée. Une espèce de grizzly s'encadre dans l'ouverture. Il interpelle Godart aux abois :

- Godart, que me fas cagar. Calo-te senoun es le sancion ! E le sancion es pas la cansoun, m'as compres aquo ? » [*Godart tu me fais c...r. Tais-toi sinon c'est la sanction Et la sanction ce n'est pas la chanson, tu m'as compris ?*]

J'ignore totalement si Godart a compris cette adresse ferme en lingua nostra de la région de Foix, toujours est-il qu'il cesse toute manifestation de mauvaise humeur. Le prévôt regarde le géant avec stupeur. Icelui porte une tenue d'infirmier de la marine et des manches

mi-courtes de la chemise sortent deux avant-bras aux mains impressionnantes. Et la main gauche de cet infirmier hors norme s'agite bien ouverte à l'intention de Godart qui la regarde comme le drôle regarde la main qui va lui donner une fessée. Je m'adresse alors à ce pyrénéen un peu surprenant : « De oun te ben, lo marin ? » [*D'où viens-tu, marin ?*] Il me sourit et me répond aimablement : « De Fuech Moussu. Adicias de nostros mountagnos » [*De Foix, Monsieur. Le salut de nos montagnes*] puis il disparaît aussi discrètement qu'il est arrivé secouant de la même façon le plancher du couloir de sa marche légère de plantigrade débonnaire. Une fois le géant parti nous sortons à notre tour de la chambre-cellule. Godart est blessé mais pas au point d'éviter l'inculpation que lui prépare le rapport au procureur de l'officier de gendarmerie.

Les nouvelles du bateau sont bonnes. Il est déchargé et rechargé, les pleins sont faits et la machine révisée. Ce petit paquebot comporte deux classes. Les premières comptent dix cabines, petites mais suffisantes pour que l'une d'entre elles nous accueille Tertullien et moi dans deux vrais lits. Fort heureusement notre bagage est assez réduit, le principal de nos impedimenta est resté en Guadeloupe. La seconde classe comprend un dortoir en principe destiné au transport de passagers en groupes comme des équipes de main d'œuvre ou des passagers impécunieux. Ce dortoir est réaménagé avec de vrais lits avec draps installés par quatre dans des box séparés par des cloisons légères. À la différence des cabines de seconde classe, le dortoir dispose d'une salle d'eau qui délivre aux robinets due lavabo pour huit personnes une eau saumâtre. Il ne s'agit pas d'eau de mer mais bien d'un mélange d'eau de pluie et d'eau de mer. L'eau de mer, par sa salinité empêche l'eau de pluie de « tourner » et de se vicier. Ce système permet de disposer d'eau de toilette même pour une assez longue étape mais elle n'empêche pas que la peau humaine finisse par s'irriter et les plaques de bourbouille d'apparaître. En outre, cette eau dissout mal le savon à barbe. Pour pallier cet inconvénient Tertullien et moi utilisons mon petit condenseur. En l'entourant d'une serviette mouillée d'eau de mer, nous obtenons en une journée assez d'eau pour nous raser et nous rincer tout en évitant la bourbouille et de devoir repasser nos rasoirs au cuir trop souvent. Il ne nous faut de toute façon que quelques jours pour voir enfin se dessiner la silhouette caractéristique des sommets de la Basse Terre avec les Deux Mamelles, le sommet tronqué de la Soufrière et la crête du Houelmont dont la pente sud se jette à pic dans l'eau profonde du Canal des Saintes. Nous n'accosterons pas face à Basse Terre, capitale administrative de la Colonie mais bien à Pointe à Pître où les installations portuaire permettent un déchargement plus aisé du fret par les mâts de charge du port. Seulement nous approchons suffisamment de la côte de la pointe du Vieux Fort, ce cap qui donne sur le canal des Saintes.

Lorsque nous avons appareillé de Cayenne, je pensais que nous filerions directement sur la Martinique et ensuite sur Pointe à Pître. En fait tout se passa autrement. Nous avons bien fait escale en rade foraine devant Fort de France. Mais là, le pilote a remis un message au pacha du bateau lui signalant un gros temps assez fort entre la Dominique et Marie Galante.

Le Capitaine du port recommandait d'aborder la Guadeloupe en passant largement à l'ouest de la Dominique. Il nous fallut donc contourner aussi l'archipel des Saintes en piquant sur Basse Terre pour, une fois à vue de la ville, virer vers l'est et embouquer le canal des Saintes en son milieu. En longeant le canal de la Dominique nous avons pris par la droite une houle assez rageuse qui arrivait de l'est. Cette tempête semblait débouler de sous une énorme masse nuageuse qui stagnait vers une cinquantaine de milles au-delà des îles que nous laissions sur notre droite. Maintenant nous longeons la côte méridionale de la Guadeloupe en coupant une houle courte mais de faible hauteur. Comme la houle est courte, le bateau ne tangue pratiquement pas parce que la longueur de sa flottaison absorbe trois lames à la fois. La météo du moment ne souffre pas ici de la tempête que nous avons contournée. Sauf que je remarque que la direction du vent n'est pas celle ordinaire de l'alizé. Les passagers sont massés sur les ponts pour profiter du spectacle de la côte qui défile. Moi, je concentre mes

regards sur la ville de Gourbeyre. Je reste pensif en me souvenant de ma visite à la garnison au moment où Tertullien était en cellule de garde à vue à Capesterre<sup>8</sup>. Que de temps a passé ! Justement, Tertullien approche, venant du pont inférieur. Deux hommes le suivent, Joël Dentec et Joseph Hibarette. Si les coursives et les installations hôtelières des premières ne sont accessibles que par les passagers titulaires d'un billet de première classe, les ponts sont accessibles à tous sur ce navire de petite taille.

- Nous te cherchions. Le marin du bureau d'accueil m'a remis une enveloppe pour toi. »

J'ouvre et je lis que nous serons attendus à notre arrivée à Pointe-à-Pître et que nous serons conduits directement au bâtiment de la Résidence. Nous, à savoir Tertullien et moi ainsi que nos compagnons de route. Je trouve aussi une note venant du Palais du Gouverneur et signée à Basse-Terre il y a trois jours valant titre de séjour pour nos employés sur le territoire de la commune de Pointe-à-Pître. Ce n'est pas une levée de ban, mais cela leur permettra de sortir en ville. De toute façon notre escale devrait ne durer que quelques jours. Ce que je comprends, en tout cas, c'est que notre escale reçoit une sorte de bienveillance de la part des autorités françaises. Et ceci malgré le caractère particulier de la situation de nos gars qui sont en fait des ex-forçats interdits de séjour en France et seront de fait en rupture de ban s'ils sortent en ville.

Le bateau a passé le canal des Saintes. Il navigue maintenant dans une mer plate et selon un chenal naturel qui sinue entre les massifs de cayes à droite et les hauts fonds de sables mouvants bordés de la mangrove du fond Cul-de-Sac Marin à gauche. De part et d'autre de notre route, des pêcheurs artisans lancent leur filets éperviers depuis des botes élégantes aux voiles à houari ferlées sur leurs cornes de longs bambous. Le pacha a fait réduire la vitesse depuis que nous sommes arrivés dans les zones moins profondes du chenal. Penché au-dessus du nez du pont avant le chef sondeur agite ses fanions en fonction de la longueur de sonde que lui indique le matelot sondeur. Dans le nid de pie du mât de vigie on voit le marin qui parle dans un tuyau acoustique. Je suis plus intéressé par l'arrivée de la chaloupe à vapeur du pilote du port. Le maître d'équipage fait descendre l'échelle de coupée le long du flanc gauche du paquebot. Une fois monté à bord, le pilote monte directement à la passerelle et quelques minutes plus tard un matelot m'appelle à la passerelle. Je m'y attendais. Le commandant m'ordonne de faire rester nos hommes à bord jusqu'au départ du dernier passager. C'est l'affaire de quelques minutes lorsque nous aurons accosté. Ceci se fait selon les directives du Capitaine du port lui-même obéissant aux ordres venant des autorités de police de la colonie. Je fais rassembler tous nos hommes dans leur dortoir où je leur explique le déroulement de notre débarquement. Je sens monter une certaine inquiétude. Mais avec Tertullien nous leur rappelons que nous savons qu'ils jouissent d'un titre de séjour émanant des autorités coloniales. Chacun semble prendre la situation avec sérieux mais aussi avec conscience. Lorsque la trentaine de passagers a débarqué et que les mâts de charge du bateau se mettent à déposer les caisses maritimes et les gros bagages de certains passagers, nous descendons à notre tour la coupée pour arriver sur un quai pavé d'un bois dur et grisâtre. Il fait assez chaud sur le quai que je connais bien mais je sais aussi qu'une fois sous l'ombre des manguiers la température sera agréable. Tertullien ferme la marche. Un fonctionnaire en civil du quartier des affaires maritimes nous attend. J'ai du mal à le reconnaître mais il s'agit bien d'Enguerrand Potiron de Boisfleuri que je n'ai pas revu depuis 1860. Il a forci et s'est mis à grisonner. Tandis que nous échangeons des amabilités Tertullien a rassemblé nos candidats à l'immigration en Amérique. Il n'a pas eu de mal : instinctivement ils s'étaient regroupés et même mis en ligne sur deux rangs. Même en fin de peine ils ont gardé es réflexes...

---

<sup>8</sup> Voir Nouveaux Mondes, Chapitre 6

Occupé avec M. de Boisfleuri je n'ai pas fait attention à l'arrivée d'une autre fonctionnaire. Lorsque je le vois enfin je reconnais immédiatement M. Maurice Bunel. L'officier des douanes est en civil et Boisfleuri m'explique : « Notre ami Bunel vient d'être promu. Il vient d'être nommé directeur des douanes non seulement en Grande Terre mais pour toute la colonie. » Je m'amuse en faisant remarque que l'avancement semble de règle au ministère de finances. Puisque je moi-même ai été promu commandant du Génie dans la réserve au titre de mon travail de géomètre du cadastre. Comme quoi, les Finances et le Trésor, c'est un peu comme l'armée, on y exerce bien des métiers divers. Ces salamalecs terminés, M. de Boisfleuri s'adresse à nos ouailles.

- Messieurs, je suis chargé de vous souhaiter la bienvenue dans l'île. Votre escale sera courte puisque vous allez prendre le bateau pour l'Amérique du nord. Je vous félicite sincèrement de votre choix de commencer une nouvelle vie dans un pays neuf qui lui aussi sort d'une épreuve bien cruelle, à savoir une terrible guerre civile. Mais il s'agit d'une grande nation en train de renaître. On ne vous demandera pas là-bas ce que vous avez fait mais ce que vous savez faire. Une fois engagés dans vos métier, vous toucherez votre salaire et personne ne vous le contestera. Comme ils disent : *"You do the job you get the money"*. Ce qui veut dire : « Vous faites le travail, vous touchez le salaire. » Et si vous voulez changer de métier, c'est très facile de le faire, là-bas. Seulement il faut bien le faire ce travail pour lequel on vous paye. Comme partout, il existe une justice, une police et des prisons. Là-bas, on ne décapite pas les coupables, on les pend. Mais dans ce monde en pleine création, les possibilités sont nombreuses de se faire une belle vie. Je connais bien MM. de Berdeilhe et Ramade. S'ils vous ont pris avec eux c'est que vous le méritez. Je ne vais pas être plus long. Je vous salue et vous souhaite bonne chance dans votre nouvelle vie. M. Bunel va vous confier aux services de la douane pour vous loger dans l'hôtel de passage. Vous y serez bien. Comme vous allez passer quelques jours, ici, le régisseur des avances et recettes va vous remettre un pécule qui vous permettra de circuler en ville et d'y faire quelques emplettes. Je vous demande de ne pas troubler l'ordre public. Compte tenu de la réglementation urbaine, on vous demandera de ne pas circuler en ville après le couvre-feu. Maintenant, je vous confie à M. le Directeur des Douanes. »

Nos amis s'installent dans un petit hôtel pour sous-officiers où ils sont trois par chambre. Outre un pécule équivalent au per-diem de la solde d'un caporal, ils reçoivent des tickets de repas pour accéder à l'ordinaire du cercle militaire. Là ils pourront prendre leurs repas dans le réfectoire destiné aux caporaux et soldats. Il a fallu organiser le groupe en deux équipes chacune ayant un chef pris parmi les nouveaux hommes libres.

M. Bunel décide de procéder par élection ce qui amuse nos futurs Américains. Comme on pouvait s'y attendre, Joël Dentec et Joseph Hibarette deviennent les deux responsables dont le directeur des douanes a besoin.

Tertullien et moi rejoignons le cercle militaire où nous allons prendre nos quartiers pour la durée de l'escale. Un marin de la capitainerie nous y conduit en voiture. Ce n'est pas loin mais nous savons que nous allons retrouver les bagages que nous avons laissés en consigne et que nous allons remporter en Caroline du Sud. Au comptoir de l'accueil du mess nous attend un message qui nous annonce que nous dînerons avec le capitaine commandant la compagnie de gendarmerie maritime de Pointe-à-Pître. Il s'agit plus d'une injonction que d'une invitation.